

Nicolas
Covarel

WHISKY ET REVOLVER



Nicolas Covarel

Whisky et revolver

© Nicolas Covarel, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2073-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chucky le Demeuré

8 juin 1894, Colorado :

— On arrive quand, *gringo* ?

— Ça ne tardera pas, Luís. Tiens-toi tranquille, ou bien ton canasson t'enverra paître le chemin, tête la première.

— J'le plombe, si ça arrive.

Une brève moue apparaît sur le visage de Stephen, qui serre fort le pommeau de sa selle, puis émet un petit claquement de langue accompagné d'un coup d'éperons afin d'inciter sa monture à presser le pas. Stephen n'a pas baptisé son cheval, trouvant cela stupide et trop sentimental. Pour ses dix ans, sa mère lui avait offert un superbe poulain arabe, prénommé Wind, qu'il dressa, éleva, nourrit et soigna durant de longues années, avant de le perdre à la suite d'une stupide rixe de saloon. Depuis, alors qu'il était déjà loin d'être un sentimental, Stephen décida de ne plus se lier d'affection pour ses bêtes.

Il n'empêche qu'il déteste la violence animale, considérant la pratique comme étant un signe profond de lâcheté. C'est un des aspects, parmi tant d'autres, que Stephen exècre chez Luís Tebas. En plus de son horrible accent mexicain, de ses manières trop familières, ainsi que des comptines stupides et incompréhensibles qu'il chante à tue-tête...

Mais ce qui l'exaspère le plus avec Luís, ce sont ses anecdotes. Pour la plupart fausses, ramassis de mensonges, Stephen doit les endurer à chaque pause qu'ils prennent, que ce soit pour reposer leurs montures ou leurs postérieurs endoloris par des heures de chevauchée.

Bien que souvent excédé par son compagnon, Stephen doit faire contre mauvaise fortune bon cœur et supporter les incessants racontars du mexicain. Son activité implique un travail en duo indispensable. Les loups solitaires ne font pas de vieux os.

Stephen est chasseur de primes. Néanmoins il déteste employer ce terme pour décrire ses activités, car très réducteur. À l'occasion, Stephen protège, convoie, vole, fait chanter, assassine... Ses compétences sont multiples.

C'est justement pour mener à bien une mission que Stephen et Luís se rendent à Woodland Park, dans le Colorado. Un travail récompensé par une prime de cent dollars les y attend.

Ils firent route ces derniers jours depuis la frontière mexicaine où ils venaient

d'achever leur dernier travail. À savoir reconduire un criminel mexicain du bon côté de la frontière afin qu'il puisse poursuivre sa vie de bandit au Texas. Autant dire que le climat du Colorado procure aux deux hommes un chamboulement dont ils se seraient passés. Les nuits confortables dans la chaleur texane étaient derrière eux, troquées avec le froid mordant des forêts épineuses du Colorado. Chaque matin, alors que le foyer du feu de camp est éteint, les deux comparses peinent à se mettre en action. Particulièrement Luís, ce qui a le don d'agacer Stephen.

Mais les privations et les courbatures des dernières semaines vaudront le coup si les deux collègues mènent à bien leur travail. Un travail prénommé Chucky.

Chucky le Demeuré. Recherché dans trois États.

De détails, Stephen n'en a pas connaissance concernant les crimes commis par le Demeuré. Mais des rumeurs font état d'assassinats, allant de simple individu à des familles entières, en plus de petits extras que Chucky se permet à l'occasion, tel que des vols et des viols. C'est pourquoi la prime sur sa tête est aussi élevée. Mort ou vif.

Et la trace du Demeuré remonte à Woodland Park, où un vieux fermier habitant à trente kilomètres de là dit avoir entendu des rumeurs concernant le passage d'un géant au regard libidineux dans le magasin de la ville forestière. Le fermier y rendait visite à son frangin propriétaire de l'établissement, et contrebandier d'alcool. La ville, fondée en 1891, est soumise à des lois de décence et de moral, y interdisant le langage grossier, les paris, ainsi que la consommation d'alcool.

Mais de l'image de petite ville sans histoire qu'affiche Woodland Park, Stephen n'en a cure. Il a depuis longtemps appris qu'il ne fallait juger rien, ni personne, à son masque de probité.

— Nous y sommes *gringo*.

Stephen n'a pas eu besoin que Luís lui dise quoi que ce soit pour reconnaître qu'ils étaient enfin arrivés à destination. En effet, un large panneau en bois leur fait face, fixé de part et d'autre de la route à deux immenses pins. Y est inscrit le nom de la ville, marquant ainsi son entrée. Une fois le panneau franchi, les deux camarades doivent se soumettre aux lois de la bourgade. Stephen pensa alors qu'il commettait peut-être une erreur de séjourner dans cette ville de puritains. Mais les cent dollars de prime valent bien une prise de risque.

Woodland Park est nichée dans une véritable cuvette de roche, qui isole du vent les maisons et les cabanes construites en bois. Un petit réseau de chemins en terres connecte chaque commerce et chaque habitation, les uns aux autres. De grands pins et épicéas projettent leurs immenses ombres sur les bâtiments, protégeant les habitants de la force des rayons du soleil. Ce dernier peut s'avérer

puissant dans cette contrée. Le mois de mai pluvieux de la région a beau être derrière, les chemins de terres restent glissants, l'herbe grasse, les rochers dégoulinants de rosée. La ville n'étant pas desservie par des lignes électriques, elle s'est débrouillée d'elle-même pour accéder aux bonheurs de l'électricité en installant un barrage sur la rivière Trout Creek.

Ancien campement de chasseurs et de bûcherons, Woodland Park se développe efficacement sous la direction du Maire Curtis. Celui-ci projette d'en faire un lieu de villégiature de riches propriétaires de la côte Est du pays. L'activité aurifère s'y développe à grands trains, employant les mineurs d'importantes compagnies. Malgré ces nouvelles orientations, l'exploitation forestière reste la principale force économique de la ville.

Ce développement profite aux commerçants qui ravitaillent les voyageurs, qu'ils soient de passage ou qu'ils séjournent plus longuement dans la quiétude de la forêt.

En descendant la petite pente qui mène au cœur de la ville, Stephen repère les essentiels de Woodland Park. Sur sa droite, le bureau du Sheriff se tient à côté d'une estrade qui sert d'échafaud. Plus loin sur sa gauche, il remarque le bureau de poste.

Arrivant à une intersection, Luís et Stephen poursuivent en avant sur le chemin de terre, pour trouver le magasin tenu par le frère du fermier qui les a rencardés. Les deux hommes attachent leurs chevaux à des poteaux prévus à cet effet, enlèvent leurs pieds des étriers, puis sautent à terre. Luís, négligemment, nettoie son revolver Cattleman qu'il juge humide.

Stephen, furieux devant l'inconscience de son partenaire, lui attrape fermement le bras.

— Range ça abruti ! !

— *Hermano* ! Où est le problème ?

— Tu ne te rappelles pas ce que je t'ai dit ? ! Ne montre pas tes armes, sauf besoin impérieux !

— Ça va, personne dira rien.

— N'attirons pas l'attention sur nous, ça pourrait effrayer le Demeuré.

Luís dégage brusquement son bras de la prise de Stephen, ajuste le col de sa veste trop serrée qui le bedonne, et range son arme. Stephen, moyennement satisfait, fait signe à Luís d'entrer le premier dans le commerce.

Emmitouflé dans son manteau en fourrure marron, couvrant une chemise blanche et un foulard noir, chaussé de bottes en cuir qui montent jusque sous ses genoux, Stephen Batch n'a pas l'allure du voyageur lambda. Sa large ceinture brune, aux crans et dents dorés, attire immédiatement l'œil du vieux gérant de l'établissement.

Ce dernier n'a que rarement l'occasion de voir deux voyageurs vêtus comme des hors-la-loi visiter son commerce. La gorge nouée, il fait bonne figure.

— Bienvenue dans mon commerce, chers voyageurs ! Que puis-je faire pour vous ?

— Pas besoin de nous lécher les bottes, nous ne dépenserons pas le moindre cent chez toi, répond sèchement Stephen.

— Vous m'en trouvez fort contrit... Mais alors, que voulez-vous ?

L'aspect patibulaire des deux voyageurs met le tenancier très mal à l'aise. Tout au long de sa carrière, enclenchée sur la côte Est du pays, poursuivie en Louisiane, puis ici au Colorado, il n'avait jamais autant ressenti ce sentiment de danger au sein de sa propre enseigne. Bien sûr, il a vu passer son lot de hors-la-loi, de marginaux ou de métèques. Certains l'obligèrent à vider le contenu de sa caisse, d'autres souhaitèrent s'emparer de ses caisses de munitions. En janvier 1876, à Boston, un original le menaça au couteau pour une conserve aux rognons. Même là, il ne craignit pour sa santé. Mais avec ces deux-là, c'est une autre histoire.

Luís Tebas est un bonhomme de petite taille, d'un mètre soixante-cinq. Un peu potelé, il ne dégage a priori aucun charisme susceptible d'effrayer qui que ce soit. Mais son visage, couturé de cicatrices, dont une particulièrement hideuse au-dessus de la lèvre supérieure, maladroitement cachée par une fine moustache, lui donne un air d'animal blessé. Sans compter qu'il porte à sa ceinture un revolver, partiellement caché sous son manteau.

Mais c'est bien l'autre homme, un Américain pur souche juge le tenancier, qui l'effraie plus encore. Grand, aux épaules hautes et dessinées, dépassant allégrement le mètre quatre-vingts, le visage fermé aux traits sévères, il n'a pas de cicatrices pour témoigner des combats qu'il a menés. Mais une impression de sérénité, d'expérience et de confiance transpire à travers chacun de ses mouvements, chacune de ses mimiques. Et ce, malgré le fait qu'il soit encore un jeune homme. Le tenancier ne lui donne pas plus de vingt-cinq ans. Le gérant de la boutique sait par expérience qu'un homme n'a pas besoin d'être âgé pour savoir se servir d'un fusil ou d'un couteau. Et il mettrait sa main à couper que ce jeune athlète blond aux yeux bleus givrés a connu son lot de combat.

— Nous cherchons des informations, *gringo*.

— À quel propos ? Je n'ai pas mon pareil en ce qui concerne les informations...

— J'l'aurais parié, rigole Luís en fourrant une pomme volée dans la poche de son manteau gris.

Le tenancier ne proteste pas. Il sait que cela ne mènerait à rien de bon pour lui de manifester son mécontentement. Il lui suffit d'attendre que les deux hommes

aient quittés son commerce pour signaler le vol au Sheriff.

Et là, il rigolera bien.

Stephen sort de son large manteau une affiche sur laquelle est inscrit en gras un nom, accompagné d'un portrait.

Chucky le Demeuré.

— Cent dollars de récompense !

Le tenancier comprend désormais pourquoi ces deux hommes ont l'air aussi dangereux. Ce sont des chasseurs de primes.

— Le visage de cet homme me dit vraiment quelque chose... Mais je ne me souviens pas pourquoi exactement.

— Hmmm.

Le grognement de Stephen effraie le tenancier. Ce n'était pas dans l'intention du jeune homme, mais il profite de l'effet de surprise visible sur le visage du gérant pour s'approcher de lui en faisant craquer le plancher sous ses pas. La boutique devient tout d'un coup trop petite pour les trois hommes.

Sous pression, le gérant bredouille une explication après avoir jugé qu'il était bon de ne pas contrarier ce chasseur de primes.

— En fait, après avoir réfléchi... Je... Je me souviens de lui. Il fallait simplement me laisser un peu de temps.

— Eh bien voilà *amigo* ! Raconte-nous.

— J'ai bien vu ce type, il y a de ça quelques jours, et... et plusieurs fois ces dernières semaines. C'est un gars immense, encore plus grand que vous, monsieur. Il a de grosses mains caleuses, une tête lisse comme un rocher qui serait resté trop longtemps au soleil... Et je reconnais bien cet air idiot qu'il a là sur ce portrait. Il est venu dans mon échoppe pour acheter du matériel de chasse. Il est chasseur à ce qu'il m'a dit. Je veux bien le croire, on aurait dit un ours... Bref, ça fait cinq jours maintenant et je ne l'ai pas revu. Mais ça n'a rien de surprenant. Il ne vient que rarement en ville, à peu près une fois par semaine... Il a une cabane dans les bois j'imagine, mais je n'saurais pas vous dire où. Ça ne m'est pas venu à l'idée de lui demander. Vous savez... Il fait un peu peur, bien qu'il ait l'air simplet... M. Javier ?

— Javier ?

— C'est votre nom n'est-ce pas ?

— Tu me connais ? s'étonne Luís.

— Non, mais il paraît que les Mexicains s'appellent tous Javier, hormis quelques José.

— Quel est l'abruti qui t'a appris une connerie pareille ?

— Je ne me rappelle pas, bredouille le tenancier. Je voulais simplement savoir si vous comptiez payer le paquet de cigarettes que vous tenez dans votre main

gauche.

— Ça dépendra...

— Ah.

— Si tu te souviens du nom de c’lui qui t’a appris que tous les *Mexicanos* s’appellent Javier...

— Ou José.

— Achevez votre histoire, intervient Stephen. Nous sommes pressés.

— Je reprends, je reprends... Ne me pressez pas monsieur. Quand je suis sous pression, je n’arrive plus à réfléchir... Donc, ça fait maintenant quelques semaines qu’il loge dans le coin. Il fait encore froid la nuit en cette saison, mais il est tout à fait possible de survivre entre les pins et les épicéas. Si vous avez accès à la rivière, vous avez de l’eau. Et si vous êtes adroit au fusil, ou que vous savez poser des pièges, vous ne mourrez pas de faim... Il a vraiment fait tout ce qui est marqué sur l’affiche ?

— Et plus ! Continue *gringo* !

— J’ai compris monsieur... Monsieur ?

— Tebas. Luís. Et non Javier.

— Ça suffit de me corriger sans cesse ! Et vous, monsieur ?...

— Ça attendra, le rabroue Stephen à court de patience. Avez-vous une idée en ce qui concerne la date et l’heure de la prochaine visite que vous rendra notre cher ami ?

— Je n’en ai pas la moindre... Et puis s’il est aussi dangereux que le suggère votre affiche, je ne me risquerai pas à dire quoi que ce soit de plus à son sujet. J’ai une femme à entretenir vous savez...

Attrapant un radis sur l’étal le plus proche de lui, Stephen l’observe sous tous ses angles avant de le reposer.

— Vous a-t-il dit comment il se nommait ? Il a certainement un nom d’emprunt...

— Certainement pas, bien que je lui aie demandé. Il m’a répondu que ce n’était pas poli de demander son âge à une dame... Allez comprendre...

— Ça suffira monsieur, je vous remercie.

Stephen ajuste son stetson sur sa tête en guise de salut au vieux tenancier, puis prend la direction de la sortie, talonné par Luís qui croque dans la pomme dérobée. Le tenancier a bien du mal à cacher sa colère face à l’insolence du métèque. Stephen laisse son partenaire s’engouffrer le premier dans la fraîcheur de la petite ville, avant de se retourner vers le gérant.

— En ce qui concerne ce que vous a piqué mon partenaire, je fermerais les yeux si j’étais vous. Comme je ferme les yeux sur votre commerce d’alcool de contrebande. Le Sheriff n’a pas besoin de s’embêter avec tout ça, vous ne croyez

pas ? Son boulot est déjà assez compliqué...

— Certes.

Encore plus contrarié, le tenancier doit se faire à l'idée que sa revanche attendra. Stephen sort de l'échoppe et rejoint sa monture, auprès de laquelle l'attend Luís.

En bord de chemin, leurs chevaux dévorent un bosquet de fleurs violettes que la femme du gérant a sans doute planté là pour donner un air distingué à la boutique de son mari. Luís en profite pour allumer une des cigarettes qu'il a indiscrètement subtilisé au tenancier.

— Que faisons-nous *gringo* ? Comment fait-on dans ton pays pour s'assurer de retrouver un type ?

— Comme dans le tien, j'imagine. On l'attend là où il lit son courrier.

Le large sourire qui parcourt désormais le sourire de Tebas découvre une belle rangée de dents jaunies par la chique et la cigarette. Le Mexicain propose d'ailleurs à son partenaire de tirer une latte, plus par politesse que par gentillesse, sachant que Stephen refusera. En effet, il sait que Stephen ne fume que lorsqu'il rencontre des personnes qu'il juge comme étant de potentiels clients. Ainsi, la première fois que Luís rencontra Stephen, ce dernier fumait. Depuis, Luís ne l'avait vu une cigarette à la bouche qu'à trois reprises.

Les deux compères restent adossés à leurs chevaux, observant le défilé de roulottes et de chariots transportant des travailleurs qui reviennent de leur journée de travail. Ce sont pour la plupart des hommes, mais s'y trouvent aussi des femmes et des enfants. Dans chaque famille qui n'a pas les moyens d'envoyer ses enfants à l'école, chacun travaille pour contribuer à la prospérité du foyer. C'est une pratique que Stephen n'expérimenta point, n'ayant jamais eu de problèmes d'argent, dans son enfance comme aujourd'hui.

La sérénité financière de Stephen est une des rares raisons qui pousse Luís à travailler avec lui. En effet, le trublion mexicain ne goûte que peu la compagnie du taiseux américain. Il le juge trop calme, trop coincé, trop négatif. Il n'est cependant pas le pire des compagnons, n'étant jamais le dernier pour lever son verre. Les deux hommes ont d'ailleurs passé leur meilleur moment ensemble dans une taverne texane, achevé en charmante compagnie. Ce souvenir est bien le seul que Luís chérit en ce qui concerne Stephen.

Au-dessus des cahotements des chariots de mineurs, la voix de Stephen s'élève, rauque et assurée.

— Allons au bureau de poste.

Luís jette sa clope au sol, et l'écrase d'un gros coup de talon. Pataud, il grimpe sur son canasson, et emboîte le pas à Stephen.

Tous deux remontent le chemin emprunté quelques minutes plus tôt. Ils